

Inédit II : Marie Letellier (1984)

En 1983, Gaëtan Dostie approche l'auteure en vue de publier une nouvelle édition de son livre, *On n'est pas des trous-de-cul*, paru en décembre 1971. L'auteure, pour faire le point, accepte d'y ajouter une postface, qu'elle rédige en janvier 1984.

Or, ce qu'elle ne sait pas, c'est que les Éditions cessent leurs activités fin 1983 et que les quelques livres à paraître en 1984 sont, en fait, déjà programmés depuis quelque temps³⁷⁰.

Cette nouvelle édition ne paraîtra donc pas.

Postface à l'édition de 1984

Le succès qu'a obtenu *On n'est pas des trous-de-cul*³⁷¹ est venu renforcer un certain malaise que j'avais en l'écrivant : au départ Ti-Noir et Monique étaient des amis pour moi, ensuite ils devinrent sans l'avoir voulu les personnages centraux d'une thèse de maîtrise pour enfin se retrouver dans un livre.

Comme il est dit assez rapidement en introduction, je n'avais pas de permission officielle de faire cette recherche bien que j'aie ressenti à plus d'une reprise une sorte de complicité de Ti-Noir et Monique à me donner des renseignements sur eux et leur famille et à me faire participer à

³⁷⁰ Voir les notes 13 et 17 de l'Avant-propos, les notices des livres en question dans le Catalogue général et l'Annexe 8.

³⁷¹ Trois tirages, de 1971 à 1977 : 14,000 exemplaires.

différents événements de leur vie quotidienne³⁷². Évidemment, le contenu du livre qui ne cherchait pas à enjoliver les choses a suscité des réactions assez « négatives » de la part de Ti-Noir. Monique, elle, ne m'en a pas voulu et était prête à ce que l'on continue à se voir mais Ti-Noir s'y est opposé et ne m'a pas pardonné jusqu'à ce jour.

S'agit-il d'un manque d'éthique professionnelle ou d'un problème inhérent à l'anthropologie ? Je me demande encore comment une ou un anthropologue pourrait obtenir la permission de publier ce genre de recherche. En fait, deux anthropologues, Robert A. Georges et Michael O. Jones, ont fait la recension de différents ouvrages des auteurs classiques de cette discipline pour voir comment ces derniers se présentaient en arrivant sur un terrain et dans quels termes ils demandaient aux gens la permission de faire leur recherche³⁷³. Ils ont également examiné les conseils des « seniors » aux « juniors » en la matière et on doit dire qu'on nage dans le flou. La conclusion, présentée ironiquement par Georges et Jones, est que si l'on se présente comme ethnologue ou historien, cela est peu motivant pour les gens, et si l'on se présente comme un humaniste ou un étudiant naïf à l'étude d'autres façons de vivre, on soulève les soupçons et on est pris dans le jeu des rumeurs. William F. Whyte est l'un des rares auteurs à avoir explicité sa démarche et son embarras à commencer sa recherche dans un quartier pauvre italien d'une grande ville de l'est des États-Unis³⁷⁴: après deux reprises où il se présentait comme un historien cherchant à écrire l'histoire du quartier en partant du présent pour remonter au passé, il décida simplement de dire qu'il écrivait un livre sur le quartier et les gens ont semblé satisfaits de cette explication. Il n'empêche que ceux qui l'ont lu n'ont pas tellement apprécié l'image que le livre projetait d'eux-mêmes. Même son informateur principal, devenu son associé dans la recherche, a dû faire semblant devant les autres d'être vexé à la parution des résultats et a confié à Whyte que toute vérité n'est pas bonne à dire... Somme toute, même avec une permission officielle, le problème demeure entier.

Même si l'on adopte la méthode d'Oscar Lewis qui consiste à s'effacer pour laisser la parole aux personnes sur qui porte la recherche, même si l'observation participante situe davantage les gens dans leur contexte et

³⁷² Voir l'Introduction, en effet : « J'ai donc décidé de m'installer dans le centre-sud, plus spécifiquement dans ce qu'on appelle le "Faubourg-à-m'lasse" et c'est ainsi que j'ai loué en mars '68 un appartement sur la rue Champlain dans la paroisse Sainte-Catherine d'Alexandrie, secteur 39 du recensement fédéral » (p. 12). « Et j'ai choisi mes voisins du deuxième, les Bouchard, avec lesquels j'étais devenue amie. [...] J'ai passé beaucoup de temps chez eux à parler, à regarder la télévision, à manger, à écouter des blagues ; je leur ai acheté un réfrigérateur, un téléviseur ; ils m'ont donné une bouilloire électrique, une lampe, du linge, d'autres cadeaux ; je suis allée avec eux à la pêche ; j'ai fait chez eux des tourtières ; je leur ai acheté des tickets pariant sur les résultats du hockey ; j'ai passé l'Halloween avec eux... Je n'ai jamais fait d'entrevue structurée, je me suis contentée d'observer et de faire des rapports écrits. J'ai discuté aussi séparément avec le mari et la femme. [...] il n'a jamais été entendu clairement que je faisais une étude sur les Bouchard : j'étais leur amie. Mais ils le savaient quand même un peu et demeuraient complices » (p. 15).

³⁷³ Robert A. Georges et Michael O. Jones, *People studying people. The human element in fieldwork*, Berkeley, Los Angeles, London, University of California Press, 1980, 178 p. [NdA]

³⁷⁴ William F. Whyte, *Street corner society. The social structure of an Italian slum* [1943], Chicago, London, University of Chicago Press, 1955, XXII et 366 p. [NdA]

permet de saisir leur vision du monde à partir de leurs catégories plus qu'à partir de celles de la chercheuse ou du chercheur, il reste qu'au moment de la rédaction et de la publication, ces personnes, ces gens ne peuvent choisir ce qui sera écrit sur eux, ne peuvent corriger les effets, à leurs yeux peu intéressants, du peu de mise en scène qu'occasionne l'observation participante. Depuis quelques années, l'anthropologie et la sociologie sont la cible de plusieurs critiques allant dans ce sens.

La recherche-action s'est développée, permettant un tant soit peu de corriger ce rapport hiérarchique chercheur / chercheuse et « objet » de recherche : c'est conjointement avec les gens d'un milieu que les objectifs de recherche s'élaborent et que les méthodes se choisissent dans le but d'en arriver à un changement. Mais, pour ce faire, il faut s'entendre de part et d'autre sur la nécessité même de mener une recherche. Dans le cas d'une hypothèse de culture de la pauvreté, cela implique une conscience assez aiguë de sa situation.

Ne voyant pas comment la recherche pourrait se faire dans un tel cas, j'ai délaissé les études et j'ai travaillé à l'organisation des assistées-sociales et des assistés-sociaux d'un autre quartier pauvre de Montréal³⁷⁵. Sans vouloir porter un jugement d'ensemble sur cette période – il faudrait aborder différents facteurs conjoncturels qui nous éloigneraient de notre propos –, je dois reconnaître que la rhétorique militante de ces années, malgré toute la bonne volonté des animatrices et des animateurs, permettait mal de tenir compte de la culture populaire dans ses différents aspects.

Il n'est pas de solution simple à cette question épistémologique du rapport du sujet à l'objet de la recherche à l'action. Avec bien d'autres, je dirai qu'il faut chercher à faire une anthropologie ou une sociologie critiques, à mettre en lumière les mécanismes de domination de la société capitaliste, y compris ceux de sa discipline, et à rechercher, autant que possible en association avec les gens, les formes de résistance et d'alternative à cette société dans les pratiques culturelles quotidiennes de tous ceux et celles à qui cette société refuse la dignité et qui sont obligés de dire qu'ils ne sont pas des trous-de-cul...

Cesser de considérer la population soit comme « objet de science », soit comme « objet à politiser », écrit Dany Bébel-Gisler, nécessite de nombreuses ruptures³⁷⁶. Notamment, dit-elle, la rupture avec la pensée par couple qui oppose recherche et action, sujet et objet, expert et non-expert... et la rupture avec la représentation de soi comme anthropologue ou sociologue appartenant à un monde supérieur. C'est de cette façon, ajoute-t-elle, qu'on peut apprendre à faire de la recherche « avec sa tête et son cœur ».

³⁷⁵ Arrêt des études en 1969, voyage autour du monde (de la France au Népal) en 1969-1970, retour aux études en 1970-1971 (interrompu par la maladie), voyage en Amérique du Sud (1972) et travail dans un autre quartier pauvre de 1972 à 1976.

³⁷⁶ Dany Bébel-Gisler, « De la recherche aux pratiques : pour une pédagogie de l'imaginaire et de la libération », *Revue internationale d'action communautaire*, Montréal, n° 5 / 45, printemps 1981. [NdA]

Mes commentaires, aussi brefs soient-ils, ne pourraient passer sous silence la notion controversée de « culture populaire ». Les écrits, maintenant en quantité impressionnante, qui lui sont consacrés sont surtout là pour répéter qu'il s'agit d'une projection d'intellectuels en mal d'exotisme, prêts à caractériser la culture des autres alors que la leur est posée implicitement comme la norme, comme la culture en général. Il est certain qu'il y avait une bonne part d'exotisme dans ma démarche : quitter le confort douillet d'une maison familiale dans Rosemont pour un taudis du Centre-Sud constituait une aventure que j'avais choisie avant même de faire ma thèse. Décider de la faire dans ce quartier avait tout de même le mérite de rompre avec des exotismes beaucoup mieux cotés chez les étudiants et les étudiantes de l'époque pour qui le terrain dans les Caraïbes demeurait le modèle et la recherche dans un village du Saguenay un compromis honorable. J'ajouterais cependant que cet exotisme n'était pas à sens unique et que mon style de vie, mon logement peinturé à la grandeur de bandes dessinées et décoré d'objets plus « ti-pop » les uns que les autres faisaient sans doute de moi pour mes voisins un « cas » à examiner.

On aura senti par ailleurs l'agacement que j'éprouve à la lecture de sociologues commentant l'utilisation de cette notion de « culture populaire » et qui, tout en accusant ceux et celles qui s'en servent pour faire leur carrière sur le dos des classes populaires, font la leur. Ceci dit, il est vrai que cette notion et encore davantage celle de « culture de la pauvreté » sont porteuses d'ambiguïtés. Le risque est toujours présent d'en faire des catégories essentialistes, attribuant à des groupes de personnes et à eux seuls des différences qui, si elles ne sont pas naturelles, seraient tout au moins l'objet d'une hérédité culturelle. Quand Oscar Lewis insiste sur la transmission d'une culture de la pauvreté d'une génération à l'autre, les rapports que cette dernière entretient avec la structure des classes sociales passent plutôt inaperçus. C'est ce qui explique la fortune de la « culture de la pauvreté » auprès de diverses agences gouvernementales, aux États-Unis et ailleurs, prêtes à lancer bien des guerres à la pauvreté en autant que le système qui la provoque demeure inchangé.

S'il est vrai que l'existence d'une culture populaire au sens plein nécessite des changements radicaux aux plans social, économique et politique, il me semble par ailleurs qu'on ne puisse la réduire à un simple effet des structures, à un épiphénomène sans dynamisme propre.

Qu'elle se nourrisse de vestiges de la culture traditionnelle et d'éléments de la culture dominante ne lui enlève pas cette capacité d'agencer constamment les uns et les autres en une synthèse originale. N'est-elle pas une sorte de « bricolage » – selon l'image de Michel de Certeau³⁷⁷ – qui permet malgré tout de faire avec ce que l'on a ?

Le bricolage de Ti-Noir dans la vie de tous les jours n'illustre-t-il pas ce qui se passe à un niveau plus large ? Comment et dans quelles conditions

³⁷⁷ Michel de Certeau, *L'invention au quotidien. Arts de faire*, Paris, Union générale d'éditions (UGÉ), 1980, 375 p. [NdA]

ce bricolage peut devenir émancipatoire, c'est difficile à dire, mais je crois qu'il vaut la peine de se le demander.

Le commentaire qui est revenu le plus souvent à propos de ce livre est qu'il se lit comme un roman : compliment chez les uns, jugement sévère chez les autres. Pas d'échantillonnage, l'étude de cas d'une seule famille, une structure d'enquête assez lâche et organisée autour d'une hypothèse qui ne distingue pas suffisamment ce qui relève des conditions objectives du milieu et ce qui se rapporte aux valeurs – par exemple, la promiscuité ne peut être mise sur le même plan que la solidarité familiale³⁷⁸ –, pas d'enregistrements permettant à d'autres de contrôler mon interprétation, pas d'analyse de la logique de cette culture qui est décrite : autant d'éléments mettant en cause la scientificité de cette recherche.

Par contre, certaines des qualités de l'ouvrage proviennent de ce manque de scientificité et de mon statut qui n'avait pas le prestige généralement accordé aux chercheurs. La formule roman, le style direct de la langue parlée, l'attention aux détails de la vie quotidienne prise comme un tout viennent réduire les avatars de la fameuse distance sociologique, depuis toujours défendue par les tenants de la scientificité. Dans les dernières années, les histoires de vie – même celles d'une seule personne – sont réutilisées³⁷⁹, notamment par les chercheuses féministes : on découvre sans cesse que des concepts et des méthodes de l'anthropologie et de la sociologie classiques sont autant de façons subjectives de découper la réalité et qu'à tout le moins, il n'y a pas qu'une seule façon de faire de la recherche.

On n'est pas des trous-de-cul appartient bien à l'époque des années '68 où il s'agissait presque de prendre la parole et de nommer les choses pour pouvoir les transformer. Ainsi laisser la parole à ceux qui ne l'ont pas, décrire leurs façons de faire et de voir, poser le caractère subversif de leur marginalité, c'était déjà un peu ébranler le système...

Aujourd'hui, une bonne partie de ces espoirs s'est évanouie mais, alors que des couches de plus en plus importantes de la population n'ont pas d'emploi régulier ni de perspectives d'avenir très claires tant sur le plan individuel que collectif, un examen des pratiques de « bricolage », du repli sur la vie quotidienne et des réseaux de sociabilité est sans doute encore à l'ordre du jour.

Marie Letellier
Janvier 1984

³⁷⁸ Voir notamment les critiques de Anthony Leeds et de Charles A. Valentine dans Eleanor B. Leacock (éd.), *The culture of poverty. A critique*, New York, Simon and Schuster, 1971. On pourra aussi consulter Ruwen Ogien, « Culture de la pauvreté : Oscar Lewis et sa critique », *Cahiers internationaux de sociologie*, Paris, vol. LXV, juillet-décembre 1978. [NdA]

³⁷⁹ Voir en particulier Daniel Bertaux (éd.), « Histoires de vie et vie sociale », *Cahiers internationaux de sociologie*, Paris, vol. LXIX, juillet-décembre 1980. [NdA]